

Patrick Azzurra

# Les perpendiculaires



Editions **Passiflore**

# Les perpendiculaires

## DU MÊME AUTEUR

- *Approcher les étoiles*, Éditions Passiflore, 2022
- *En amont*, Éditions Passiflore, 2021  
Prix du jury Saint-Estèphe 2022
- *Les Hélianthes*, Éditions Passiflore, 2020
- *Moi et les miens*, Éditions Passiflore, 2018  
Lauréat du festival du Premier roman de Chambéry 2019  
Prix Lire en Tursan 2018

Patrick Azzurra

# Les perpendiculaires

*roman*

Editions **Passiflore**



## Chapitre I

Jean

La lumière des réverbères se dilue dans les nappes diffuses d'un brouillard matinal. Dans deux minutes, le tram déchirera ce rideau de particules en suspension. Jean Morian, col relevé, piétine. Un courant d'air froid et humide lui fait regretter la chaleur de son lit. Il est toujours laborieux de se reconnecter à la ronde infernale de la vie professionnelle. La coupure du week-end ramollit les esprits les plus enclins à la tâche. Bientôt, il entrera dans la peau d'un personnage sans scrupules, pour un rôle qu'il a de plus en plus de mal à interpréter. Comme d'habitude, il jouera dans ce drôle de théâtre, où il est de rigueur de rester fidèle aux directives, où l'improvisation n'est pas souhaitée. Il écouterait avec une curiosité feinte les desiderata de ses clients, ponctuera par des assentiments courtois leurs discours intéressés. Et puis, selon l'épaisseur de leur portefeuille, il clôturera l'entretien par une courbette en leur tenant la porte, signe d'allégeance. Plus ils pèsent lourd, plus ils adorent la brosse à reluire, une impression sans doute d'être importants. Il recevra sans broncher les grincheux, les condescendants qui

conspirent à l'abri d'oreilles indiscrètes, les insatisfaits qui affectionnent le bureau des pleurs.

Il n'a certainement jamais été taillé pour cela. Depuis qu'il a ouvert les yeux, il ne supporte pas le vermisseau qui passe sa vie dans le moule de la complaisance. Les parcours rectilignes dans une société où le zèle est banni lui donnent envie de vomir. Avant sa promotion, il taxait les débiteurs, ces fruits avariés tassés au fond du panier que les banquiers pressent jusqu'à la lie; prêts à la consommation à taux prohibitifs, intérêts sur découverts, frais sur chèques impayés, etc. Difficile de se métamorphoser en un créancier impitoyable quand on n'en possède pas les gènes, bien fade de planter ses crocs dans la chair maigre de crève-la-faim. Pour tenir, il s'interdit de s'apitoyer. Quand il y pense, il a honte, mais n'en parle jamais, il n'a pas le courage d'assumer sa fonction. Aujourd'hui, il a un bureau plus grand et un salaire plus confortable. Tout bon carriériste serait comblé. Jean devient indifférent à cette ascension.

Il a compris que son bonheur ne se trouvait pas là. Cette prise de conscience représente déjà un pas de géant. Terminée l'hypocrisie, il a envie de tout plaquer, de suivre une autre voie. Tout n'émerge pas encore clairement, mais des contours se dessinent, des formes un peu floues, une ébauche furtive de ce que pourrait être sa vie. Il n'a pas encore osé se confier à Sophie, trop bien calée dans sa petite existence embourgeoisée, elle ne pourrait pas le comprendre. Tellement flattée qu'il ait gagné en envergure. Son pavillon de banlieue, ses meubles design et son *crossover* ne lui suffisent plus. Alors, pour ne pas la froisser, il ravale ses désirs, les enferme à double tour et mime un homme heureux choyé

par le destin. L'hiver, ils se payent un voyage pour échapper au froid et à la pluie, dans un pays pauvre pour y jouir de leur richesse, ou bien, ils passent une semaine au ski dans une station guindée pour parader sur les réseaux sociaux, et se gavent de lectures branchées pour le plaisir de briller en société. Voilà comment ils sont devenus. Insidieusement dévorée de l'intérieur par l'orgueil, sa femme l'a entraîné dans sa folie des grandeurs.

\*\*\*

Samedi, ils ont passé la soirée avec un couple d'amis accompagné de leur fille, Lola, quinze ans, le même âge que leur fils, Nathan.

Sophie aime partager des repas au cours desquels chacun s'évertue à aborder toujours les mêmes thèmes alarmistes. Elle a constitué autour d'elle un cercle de petits bourgeois frileux et nombrilistes. Il faut voir avec quel emportement ils débattent de l'immigration, eux qui ne voyagent qu'à destination de plages au sable doré, repères de touristes frimeurs. La majorité penche à droite, certains à l'extrême. Marine-la-rédemptrice les délivrera du mal, amen. Ils parlent avec des pincements de nez du village de tentes de Calais, s'offusquent de la fonte de la calotte glaciaire, et vont acheter leur baguette de pain au volant de leur 4x4. Ils ont la capacité d'émettre un avis et une seconde après son contraire...

Lola et Nathan se sont éclipsés dans la chambre. Là-haut, ils pouvaient discuter en toute tranquillité. Heureux d'échapper aux idées débiles de leurs vieux. De l'extérieur,



ces deux-là démentent les idées reçues sur le comportement instable des ados. Rusés comme des Sioux, ils font mine de suivre un parcours sans embrouilles. Leurs parents portent un bandeau sur les yeux, ils sont bien trop parfaits pour être vrais. Peut-être cela les arrange-t-il de ne rien voir ?

Luc et Martine sont le stéréotype du couple modèle avec monospace et labrador. Vingt ans que les clones de Ken et Barbie marchent main dans la main, sur un tapis de pétales de fleurs en plastoc.

Au début de la soirée, ils avaient évoqué la pluie et le beau temps. Mais après quelques verres, l'alcool a délié les langues et fait jaillir la vérité. Terminées les fioritures. Pour une fois, ils ont osé se mettre à nu, déballer les malentendus, se libérer des préjugés. Rien à l'origine ne présageait la tempête : une soirée habituelle, lisse, sans surprises. Cependant, le ciel s'est obscurci, et l'esquisse d'un couple à la dérive est apparue. La tension était palpable. Une dispute pathétique devant des spectateurs impuissants, des coups sournois, et cette envie si forte de blesser l'autre, de l'avilir. Cette joute aux relents de vengeance a touché Sophie et Jean de façon différente. Sophie, sidérée par cette crise qu'elle n'avait pas anticipée, a tenté maladroitement de ramener ses amis à la raison alors que Jean entrevoyait dans ce conflit leur vraie nature, et leurs aspérités le rassuraient. Il ressentait à leur égard une affection soudaine. Leurs confessions les rendaient plus humains, plus vulnérables, plus proches. La première bouteille de vin les a désinhibés. Une banale histoire d'adultère exposée au grand jour. La routine les avait dévorés. Leur couple était arrivé au terminus.

Pris au dépourvu, les deux ados descendus pour dîner n'ont pas attendu le dessert pour s'échapper. Lola a lancé un regard accusateur à ses parents. Assez de cette relation qui s'étiolait, de leur indécence. Comment pouvaient-ils laver ainsi leur linge sale en public ? Leur indécence l'écœurait. N'auraient-ils pas dû, par dignité, par respect pour elle, cracher leur venin en privé ? Au lieu de cela, ils se donnaient en spectacle, souhaitaient des témoins à leur déclin. Pourquoi ne pas mettre en scène leur rupture en gestation façon télé-réalité ?

Nathan vomissait la complaisance de ses géniteurs ; longtemps qu'il était coincé entre une castratrice et un lâche.

Lorsque Sophie s'est levée pour débarrasser la table, Martine l'a suivie.

— Ce salaud se tape une pute croisée en stage, des mois que ça dure. Je n'en peux plus, je vais le quitter. J'ai toujours été là pour lui. Quelle conne ! J'aurais dû m'en douter, depuis le temps qu'il ne me regarde plus.

Sophie l'a serrée dans ses bras. Les gestes parfois réconfortent mieux que les mots. Les hommes buvaient un digestif au salon. Luc a profité de l'éloignement de sa femme pour se confier.

— J'ai rencontré quelqu'un.

Il fixait Jean dans l'attente d'un signe, d'une approbation, mais celui-ci ne bronchait pas, restait impassible. Alors il a continué.

— C'est fou, j'ai l'impression à nouveau d'exister. Tu comprends?

Jean demeurait muet, pas envie de le couper, pour une fois qu'il parlait avec sincérité. Luc a repris le cours de son histoire.

— On baise sans se poser de questions, longtemps que cela ne m'était plus arrivé. J'en veux à Martine de m'avoir délaissé et de chialer en me traitant de salaud alors que c'est elle qui m'a poussé dans les bras d'une autre. Au début, c'était le nirvana, mais après la naissance de Lola, tout a basculé. Avec cette femme, je revis la passion, les chambres d'hôtel entre deux rendez-vous, les parties de jambes en l'air sur les sièges arrière de la voiture dans un coin sombre de parking, les baisers fougueux dans un ascenseur, nos rires qui s'entrelacent... Retrouver l'insouciance, Jean, c'est sauter pieds nus dans des flaques d'eau, obéir à un frisson de bien-être sans tabous, faire renaître un souvenir lointain marqué sur ta peau. Ce n'est pas un sentiment étranger, juste un sentiment oublié qui te chavire dès qu'il revient t'effleurer. Je le croyais lié à la jeunesse, je me trompais, peu importe le nombre d'années.

Sourire aux lèvres, il s'est arrêté, noyé dans ses pensées. Jean découvrait cet oued qui donne vie aux oasis du désert, ce vent d'espérance qui emporte les idées reçues. Ne trouvant pas de mots adéquats, il se sentit obligé de répondre par un hochement de tête.

Leur départ a soulagé Sophie, pas la peine de se mentir. Ils se sont couchés, chacun préoccupé par des motifs

différents. C'est elle qui a pris l'initiative. Elle s'est collée à lui, a cherché sa bouche, s'est emparée de son sexe. Comment rester insensible? Sans doute avait-elle besoin de se rassurer. Personne n'est à l'abri d'une rupture. Le temps érode patiemment les pourtours, ternit l'éclat des premiers jours, fragilise les convictions. Vingt ans que Luc et Martine étaient mariés et semblaient filer le parfait amour sans qu'une ombre n'entache leur union. Rien n'est éternel, surtout pas la vie à deux.

\*\*\*

Le tram échappe à la brume. Un train fantôme arrivé de nulle part s'étire sur les rails. Une flopée d'individus s'y engouffre. Jean s'assied à l'avant, observe les voyageurs. Ici, il y a matière à alimenter l'imagination d'un écrivain en herbe. Une faune hétéroclite se prête à son œil attentif. Deux jeunes lycéens, sac à dos sur les épaules, écouteurs vissés dans les oreilles, sont enfermés dans leur bulle, y rêvent peut-être d'indépendance. Une collégienne, cheveux en bataille, révise ses cours en urgence. Jean collecte les détails les plus insignifiants, absorbe comme une éponge les informations. Le soir, à la lueur d'une lampe, il pioche dans sa mémoire pour broder des vies sur son Mac. Il écrit ses nouvelles dans la maison endormie, un plaisir solitaire dans la plénitude de la nuit. Il fantasme sur les passions que ses histoires pourraient inspirer.

Parmi les voyageurs, il reconnaît les habitués de la ligne C. Le moustachu au pantalon taché de peinture qui hurle plus qu'il ne parle dans son portable avec un fort accent étranger. Il imagine son univers. Un chantier où

fourmillent des travailleurs immigrés, une gamelle partagée dans un Algeco, et le rêve de démontrer aux siens qu'il n'a pas abandonné le pays pour rien. Pour l'instant, ses maigres économies lui servent à briller pendant ses vacances au *bled*. Une jeune femme se blottit chaque matin dans le même recoin, évite de croiser son regard, de crainte sans doute qu'il ne nourrisse de mauvaises intentions. Elle file vers les quais sans se retourner, emmitouflée dans son manteau, le cou enfoncé dans les épaules comme un oiseau frileux. Perchée sur de hauts talons, elle brave les courants froids qui remontent de la Garonne. Jean, qui a succombé à la magie des mots, détient le pouvoir de lui donner naissance sur le papier, de lui créer un espace, de lui inventer une existence de reine ou de prostituée, de secrétaire ou de camée. Lui qui a grandi sous influence, ne s'est jamais senti aussi libre et puissant. Station Camille Godard, l'étudiante à la peau d'ébène a dû changer d'horaire ou déménager. Elle est toujours présente dans ses pensées. Une beauté presque déplacée, sans artifices, une classe naturelle. Il se souvient de ce jeune homme subjugué, stoppé net sur la marche du tram, le temps suspendu. Un regard ne ment jamais. Elle, indifférente dans sa superbe, mi-antilope, mi-panthère, l'a à peine remarqué. Quel dommage! Ce croisement impromptu n'aurait-il pas mérité une réciprocité? Mais ainsi glisse la vie des êtres qui se frôlent sans s'arrêter. Cette rencontre, il la gardera pour lui, pas envie de la partager.

\*\*\*

Il y a dix-neuf ans, Jean et Sophie se sont mariés, à la saison des moissons, l'année où le Titanic rencontrait le succès sur les écrans du septième art. Leur rencontre est

le résultat d'une ouverture de compte qui a bien tourné. Il débutait dans une agence bancaire située quai des Chartrons.

Les coups de foudre ne s'improvisent pas, ils vous tombent dessus sans sommation. Difficile d'en expliquer les raisons.

Il ne sait dire aujourd'hui ce qui chez elle l'a conquis. Sans doute une multitude de ces petites choses qui expriment une différence, qui vous rendent unique aux yeux de l'autre : un regard qui ne craint pas de livrer son âme, la puissance d'un sourire posé sur un fragile écrivain, le froncement léger d'un front à la moindre inquiétude, des boucles blondes qui caressent la peau tendre d'un cou...

Pour Sophie c'était juste un mec sympa, mais bien trop emprunté à son goût. Le sérieux du costume cravate ne l'emballait pas, à l'époque. Elle préférait le style baroudeur rasé à la biscotte. Elle avait quitté Rennes pour un poste d'auxiliaire dans un laboratoire pharmaceutique bordelais, une manière de s'émanciper. Une liberté qui lui avait valu de se retrouver seule dans une ville inconnue. Il en avait profité pour lui proposer d'être son guide à condition qu'elle ne l'appelle pas Nathalie. Elle avait ri même si la référence à Bécaud lui avait paru ringarde. Il n'avait pas le profil du *serial killer*, alors, elle avait accepté. À ce premier rendez-vous, ils avaient déambulé dans les ruelles étroites, s'étaient mélangés aux noctambules dans les boyaux sombres de la vieille cité. Ils avaient foulé les pavés jusqu'à la fontaine du parlement, avaient bu un *mojito* sous les lampions et avaient mangé des *fajitas* dans

un restaurant mexicain en face de l'église Saint-Pierre. Lorsque le moment de se quitter était venu, Sophie était plutôt satisfaite de cette soirée tandis que Jean regrettait que ses émotions l'aient paralysé, empêché d'oser un geste vers elle. Il avait craint par un élan trop vif de la froisser, de la perdre avant de l'avoir conquise, tel un musicien anxieux qui se prépare à jouer sa romance. Les goûts de Sophie se portaient sur les hommes qui bousculaient les règles, qui flirtaient avec l'insouciance. Et pourquoi pas le danger ? Jean manquait d'assurance, tremblait à l'idée de se crasher. Elle privilégiait les rapports francs, préférait les lignes droites aux chemins sinueux.

Au fil des jours, malgré leurs différences, un lien s'était établi. Visites de musées, promenades, cinés et restaurants jalonnaient leur vie de célibataires. À devenir son confident, il avait nourri de faux espoirs, fantasmé les situations.

Mais Sophie finit par rencontrer une personne correspondant à ses attentes, et comme il se doit, il en fut le premier informé. Trop troublée par cette idylle naissante, elle ne perçut pas son désarroi. Cette liaison était pire que la brûlure d'un tison, un châtiment que le destin lui infligeait pour ses faiblesses. L'idée de la voir dans les bras d'un autre lui était insupportable. Malgré la déchirure, il décida de ne plus la côtoyer. À quoi bon s'imposer la torture ? Il se recroquevilla sur son chagrin parce qu'il incarnait le dernier fil qui les unissait. Boulot, plateaux télé et dodo rythmaient désormais sa vie. Il ne répondait plus aux appels de Sophie, tentait en vain de l'oublier. Absorbée par son aventure nouvelle, elle n'avait

pas insisté, difficile de partager son cœur. Cependant, plus les jours passaient, plus la présence de Jean lui manquait. D'autant que son jugement l'avait trompée, son cowboy ne collait pas à l'image qu'elle s'en était fait. Un mytho prétentieux se camouflait sous ses airs de bourlingueur. Elle finit par le congédier sans préavis. Cette histoire lui apprenait que les hommes étaient comme des bonbons, il ne fallait pas se fier au papier. Jean en confirmait la règle. Malgré son entêtement, il ne répondait pas à ses messages, trop douloureux pour lui de se rapprocher d'elle sans pouvoir espérer.

Un jour de pluie, la sonnerie de l'interphone le réveilla. Il reconnut aussitôt la voix de Sophie et s'empressa de descendre les escaliers. Elle était là, trempée, le front buté. L'appréhension le figea dans son élan, puis il se sentit de nouveau exister. Malgré son survêt informe, ses cheveux en bataille et une barbe naissante, elle le trouva beau. Preuve que notre vision des êtres diffère selon les sentiments qu'on leur porte. Il se laissa choir dans ce tourbillon où rien n'avait plus de force que la vie.

— Je peux monter ?

Décontenancé de la savoir si près, il mit quelques secondes à se décider, puis à réaliser le bordel dans lequel il croupissait. Il poussa des livres en vrac, fit de la place sur le canapé, lui servit un fond de martini et ramassa des assiettes sales empilées sur la table basse. Elle grelottait. Il lui proposa des habits secs, puis s'excusa. Pour Jean, une douche s'imposait. Quand il revint, le verre de Sophie était vide. Elle s'approcha à presque le toucher, posa ses



lèvres sur les siennes. Quelques secondes plus tard, ils s'enchevêtraient à même le parquet.

Ainsi avait débuté une véritable idylle.

\*\*\*

Les passagers s'arrachent à la tiédeur du tram, abreuvent les artères d'un sang nouveau, pour que palpite le cœur de la ville. Quelques courageux joggers gagnent les berges de la Garonne à petites foulées. Jean marche sur les pavés mouillés du cours de l'Intendance. La ligne d'horizon est figée à une vingtaine de mètres dans un voile de coton. Luc et Martine sont sur le point de se séparer, en voilà un scoop. Eux, si raides dans leur bonheur étriqué, se mettent à bouger. Il entre dans le hall de la banque, prend l'escalier d'honneur pour rejoindre le premier étage. Une femme de ménage en blouse bleue fait glisser la brosse de son aspirateur sur la moquette. Il se dirige vers son bureau. À cette heure-ci, pas un froissement d'ailes, pas le bruissement d'une abeille dans les alvéoles. Un profond silence, juste avant que la ruche s'éveille. Il profite de la joie des lève-tôt. Il allume son ordinateur, ouvre son logiciel client, lit ses mails, répond aux plus urgents, puis consulte ses rendez-vous. Le premier est noté pour neuf heures, un gros poisson cyclothymique avec lequel il a l'impression de marcher sur des œufs. Plus les années se succèdent et plus les concessions sont laborieuses.

Jusqu'à présent, il vivait une existence sans surprises qui le rassurait. Et puis, il a vu défiler son passé peu glorieux, un édifice qui s'écroulait et des fissures qui ne méritaient pas d'être rebouchées. Il s'est restreint au bonheur des

autres et s'est oublié. Le déclencheur a été ce besoin d'écrire. Une découverte qui colle à sa vraie nature, une soif d'expression créative. Il a atteint cette lumière qui brille dans les méandres intérieurs, a pétri la glaise pour une première ébauche, a pris goût à l'art de se surprendre. Un processus inexorable est lancé et modifie d'une manière indéfectible ses choix et sa façon de penser.

Une bouffée d'oxygène dont il ne se rassasie pas. Pourquoi avoir tant attendu? Une porte s'est ouverte sur un monde inexploré. Un monde capable d'effacer les regrets. Il a réalisé sans amertume être passé à côté de sa vie, une erreur de parcours. Son couple périlite. Ils cohabitent comme deux étrangers, chacun dans sa bulle avec des objectifs désunis. Ils copulent pour l'hygiène, sans frissons. Il aurait tant aimé qu'elle porte un peu d'intérêt à sa passion, mais pour elle, c'est une lubie fugace. Sophie est persuadée d'être mariée à un grand enfant qu'elle se doit de guider vers des projets plus ambitieux. Elle le laisse jouer dans son bac à mots avec sa pelle et son seau pourvu qu'il la suive dans ses desseins. Le dernier est l'acquisition d'une villa sur le bassin d'Arcachon, une façon de conforter son statut.

Des lunes que Jean a arrêté de lui confier ses rêves, d'attendre un retour de sa part. Elle s'en moque. Chacun vit dans son coin sans se soucier de l'autre et s'en satisfait. Tant pis si la flamme agonise. Il se tait par lâcheté, pour éviter les conflits, tout en sachant qu'il ne tiendra pas longtemps ainsi. Sans l'écriture pour souffler, il exploserait. Par moment, il désirerait tout larguer : mais pour cela, il faut du courage, et pour l'instant, il en est démuné. Sa carrière professionnelle est du même acabit. Il continue de ramper pour une bien

fade carotte dont il n'a plus envie. Il veut vivre, profiter d'une année sabbatique pour se consacrer à sa passion. Ses économies le lui permettraient. Et puis, en creusant un peu, il a compris qu'une fois le pas franchi, il ne retournerait jamais en arrière. Lorsqu'on touche à ses rêves, il est difficile de revenir à une morne réalité. Il s'imagine écrire un roman et, parallèlement, exercer un métier plus noble que celui d'aujourd'hui. Un de ceux où l'on gagne son pain à la sueur de son front. Un de ceux où l'on sent des cales dans la paume de ses mains, loin de l'hypocrisie. Combien de temps pourra-t-il tenir dans cette vie aux antipodes de ses aspirations ?



« Il rejoint les quais tout en réfléchissant à la trame de son histoire. Sous sa plume, cette femme se métamorphosera en une artiste peintre d'origine italienne, se nommera Paola Giovanni. Il lui fabriquera des fêlures, un amour ardent, la fera passer de l'ombre à la lumière. »

Jean a marché trop longtemps dans les pas des autres. Des rencontres inattendues dans le tram lui donnent envie d'écrire, de changer le destin de quelques inconnus. Mais en franchissant le cap, il s'aperçoit que c'est le sien qui mérite de prendre une direction nouvelle.

*Les perpendiculaires* évoque les existences détournées de leur tracé initial, les fausses convictions, les accidents de la vie et les possibles renaissances qui permettent de ne pas passer à côté de soi.

Patrick Azzurra a été lauréat du Festival du Premier roman de Chambéry en 2019. Il a reçu en 2022 le Prix du jury Saint-Estèphe pour son troisième roman *En amont*, inspiré de la vie du sans-abri Neneuil. *Les perpendiculaires* est son cinquième roman.

17 €



9 782379 461170